

Jean REBOUR

MA CAPTIVITÉ

BEAUVAIS
IMPRIMERIE CENTRALE ADMINISTRATIVE
34, Rue du Théâtre, 34

1945

AVANT-PROPOS

Ces lignes, j'avais commencé de les écrire à Bergen, en Allemagne, dès ma libération par la II^e Armée britannique, le 15 avril dernier.

Mon intention n'était pas de les publier, mais, à mon retour, des amis m'ont instamment prié de les faire paraître. Je n'ai pas voulu me soustraire alors à ce que j'estime mon devoir envers mes camarades morts là-bas dans les camps de concentration nazis.

Il faut, en effet, que les Français connaissent ce que nous avons enduré dans les bagnes hitlériens d'où nous ne devions sortir que par la cheminée du crématoire.

Aujourd'hui, la Victoire est venue. Cependant, comme l'a écrit Marc Sangnier dans « l'Aube » du 9 mai dernier, « la joie qui nous soulève est encore trop voilée du souvenir émouvant de ceux qui ne reviendront pas pour qu'elle puisse ne pas être grave. »

Nous ne devons pas oublier ceux qui sont morts dans cette Bochie infernale. Des Français félons se promènent maintenant en arborant fièrement la Croix de Lorraine au coin de leur veste. Ces traltres osent souiller notre insigne. D'autres — des mous — se sont senti une âme de résistant depuis la libération du territoire et célèbrent en termes pompeux — pour ne pas dire pompiers — la Résistance. Il faut que cette comédie cesse. Les morts de Dora et des autres bagnes nazis l'exigent.

18 mai 1945.

J. R.

MA CAPTIVITÉ

ADIEU LIBERTÉ

Juillet 1943. La soldatesque allemande continue de faire claquer ses bottes sur le sol de France et de se livrer au pillage systématique du pays. Depuis six mois déjà, la jeunesse française est déportée en Allemagne afin d'y remplacer la main-d'œuvre d'Outre-Rhin appelée à combattre sur le front de l'Est. Voilà où menait l'abominable politique des capitulards de Vichy.

Personnellement, je ne suis pas inquiet par la sinistre loi du 16 février 1943 instituant le service du travail obligatoire, et, profitant de ma situation de fonctionnaire, je n'hésite pas, en compagnie d'amis dévoués, à aider les jeunes gens qui refusent d'aller travailler en Allemagne. Cartes d'identité, cartes d'alimentation et cartes de travail leur sont délivrées et ils vont se cacher à la campagne ou essayer de franchir la frontière espagnole pour rejoindre nos troupes d'Afrique du Nord. Mais la Gestapo veille et trouve ses mouchards parmi certains Français indignes de ce nom. J'en fus d'ailleurs la victime.

Le 9 juillet 1943, à 2 heures de l'après-midi, je descends, selon mon habitude, au bureau et j'apprends — avec vingt-quatre heures de retard — l'arrestation d'un de mes bons camarades. Vivement, je retourne à mon domicile pour dissimuler divers documents qui pourraient me compromettre, précaution d'ailleurs inutile puisque, peu après mon retour au bureau, trois hommes armés se présentent et me demandent. C'était la Gestapo. Vérification de mes papiers d'identité, fouille dans mes tiroirs où ces messieurs prennent comme document compromettant un exemplaire d'un arrêté préfectoral de distribution de pâtes alimentaires dans certaines localités du département (?) et m'invitent à les suivre. Me voici dans les griffes du tigre. Une 7 CV

Citroën m'attend à la porte de la Préfecture. Promenade à travers Beauvais, au cours de laquelle les inspecteurs m'emmènent assister à une perquisition au domicile de mon camarade arrêté la veille. Ils en sortent avec de la farine et du chocolat. Finalement, j'échoue à la caserne Agel — prison militaire allemande à Beauvais, où se trouvaient détenus les Français arrêtés par les Allemands ainsi que les soldats punis. Il est environ 5 heures de l'après-midi. Je subis mon premier interrogatoire. Les policiers se montrent corrects envers moi en insinuant cependant que, si je n'avouais pas, ils avaient des moyens de me faire dire la vérité. Puis je suis soigneusement fouillé par les gardiens qui m'enlèvent cravate, portefeuille, stylo, etc..., et je fais mon entrée dans la cellule, pièce très étroite d'environ quatre mètres de long sur un mètre de large et dans laquelle se trouvaient deux lits-cages. Mon compagnon de cellule était un brave employé de chemin de fer arrêté comme otage à la suite d'un attentat commis sur la voie ferrée.

Ma captivité commençait.

CASERNE AGEL

Et me voilà étendu sur ma pauvre paillasse, dans cette sombre cellule. Bien vite, je lie conversation avec le « Père Louis », mon compagnon. Il m'apprend qu'à côté se trouve un ami intime de ma famille arrêté quinze jours auparavant par la Gestapo. Grâce à un gardien, je puis avoir du pain d'épices de cet ami. J'avais une faim terrible et ce morceau de pain d'épices fut le bienvenu. Je pus, en frappant contre le mur de la cellule voisine, me rendre compte que mon camarade arrêté la veille s'y trouvait enfermé. « Tu es là aussi, mon pauvre Jean », me dit-il. Il croyait qu'averti à temps, j'avais pu échapper à la Gestapo.

Ma première nuit de cellule fut agitée, car vers minuit un gardien vint me réveiller pour subir un nouvel interrogatoire. Les policiers me promirent une fois de plus la liberté si je disais la vérité, me demandèrent ironiquement si je me plaisais dans ma nouvelle demeure et m'offrirent une cigarette. Je fus confronté avec une collègue de la Préfecture arrêtée peu de temps après moi, confrontation d'ailleurs sans résultat. Cette opération terminée, je fus ramené à ma cellule.

La nuit me parut terriblement longue. J'entendais le bruit de la 7 CV Citroën en train de manœuvrer dans la cour de la caserne et les portes des cellules voisines s'ouvrir tour à tour.

Enfin, le jour se lève et, à 7 heures, ce fut le mot « Aufstehen » qui me réveilla. Je fis ma toilette rapidement et peu de temps après un gardien vint nous chercher — le « Père Louis » et moi — pour aller aux latrines. Nous sortîmes avec les deux autres prisonniers de la cellule voisine, l'ami de ma famille et un cafetier de Bresles. Cette sortie me permit de converser librement et de demander que ma famille m'envoyât du linge et un peu de vivres, ce que je reçus le jour-même non sans une certaine émotion. Ensuite, on me

fit rentrer en cellule, puis faire une promenade d'un quart d'heure dans la cour de la prison.

Le 14 juillet, je subissais mon dernier interrogatoire de la Gestapo. Il faisait beau, je me souviens, et je voyais devant le bureau de la prison les blonds épis onduler par cette chaude après-midi d'été.

Quelques jours après, j'eus la très grande joie de voir mon père. Le régime devint meilleur par la suite et j'eus des visites régulières de mes parents. Le matin, de plus, j'allais avec les autres détenus éplucher les pommes de terre ou écosser les petits pois pour la troupe cantonnée à la caserne. Cependant tout faillit se gâter lorsqu'à la fin juillet la Gestapo française de Paris fut chargée de la continuation de l'enquête. J'eus affaire, ainsi que mes amis, à quatre inspecteurs tous décorés de la Croix de guerre 1940 et dont l'un était un ancien légionnaire antibolchevique et volontaire de la guerre d'Espagne. Ils essayèrent de me faire avouer en me flattant — peine inutile. — Ils me conduisirent à Amiens pour y être confronté avec des femmes arrêtées pour la même affaire. La journée que je passai à la prison d'Amiens me parut plutôt saumâtre car la nourriture était restreinte — un morceau de pain noir de 200 gr. environ et une soupe horrible.

Le surlendemain, j'eus l'honneur de passer à tabac. Ces messieurs m'ayant montré un télégramme anonyme rédigé en français et adressé à la Feldkommandantur, j'en avais fait part à mon père lors d'une visite, car il s'agissait de l'arrestation d'autres fonctionnaires. Mon père naturellement les avertit mais l'un d'eux l'avoua à la Gestapo française lors de la perquisition effectuée à son bureau. Le soir même, les inspecteurs montèrent à la caserne Agel et me tabassèrent copieusement. Ils me promirent que je serais fusillé le lendemain matin et que mon père serait arrêté. Cette menace ne me fit pas beaucoup d'effet. Il est vrai que j'étais complètement abruti à la suite de la correction que j'avais reçue. Bien entendu, les visites me furent à nouveau interdites. L'interdiction fut d'ailleurs levée peu de temps après. A la fin de mon séjour à la caserne Agel, j'allai même plusieurs fois à la Feldkommandantur faire des chevaux de frise. Ceci me permettait de voir mes collègues et mon père,

la Feldkommandantur étant proche de la Préfecture. J'aurais pu m'évader lors de mes sorties, mais je ne le fis pas, car le chef de la Gestapo de Paris, au début de septembre, avait promis ma libération. Comme j'étais encore niais — croire en la parole allemande !

Que dire de la nourriture à la caserne Agel ? Je dois reconnaître en toute sincérité qu'elle n'était pas trop mauvaise. La cuisine était faite par un soldat autrichien détenu pour avoir refusé de partir sur le front de l'Est. Evidemment, cela ne suffisait pas à satisfaire mon appétit et les colis familiaux constituèrent un précieux apport.

Je n'eus pas à me plaindre des gardiens. A la tête de la prison, il y avait un vieux feldwebel, August Schwarz, ancien combattant de la guerre 1914-1918, dont l'un des fils avait été tué l'année précédente sur le front de l'Est. Gros, court sur pattes, aimant la dive bouteille et fumant volontiers le cigare, tel était August. Il entraînait souvent dans des crises de colère et je le vis maintes fois frapper des soldats allemands. Son adjoint, l'Unteroffizier Schmidt, était tout à fait différent. Petit, sec, cheveux blonds ondulés, un profil d'aigle, parlant parfaitement le français, nazi endiablé. Il déclara une fois : « S'il me fallait savoir que mon pays perdît la guerre, je préférerais me faire sauter la cervelle. » Le fit-il ? Alfred était un grand diable, sans aucun doute le meilleur des gardiens. Que de fois il me dit son aversion pour Hitler et son régime. Cependant, il avait peur d'August. Becker, que nous surnommions « Becka », était un boulanger de Kassel. Il avait une grosse tête, parsemée de taches de rousseur et le crâne rasé. Il boitait un peu, n'était pas du tout swing, c'est le cas de le dire. Il aimait employer le petit mot « los » que je devais entendre par la suite je ne sais combien de fois.

Ainsi me voilà arrivé à la mi-septembre. J'eus la douleur de perdre ma grand'mère sur ces entrefaites. Je fis une démarche auprès de Schmidt pour assister aux obsèques, mais la Gestapo refusa — heureusement qu'elle avait promis ma libération ! Et en fait de libération, voici ce qui m'arriva.

Le 22 septembre, à 4 heures du matin, un gardien vint ouvrir la porte de ma cellule et me dit de prendre toutes mes affaires, de faire rapidement ma toilette et de le suivre

au bureau. Là, je retrouvai les amis compromis dans mon affaire et six feldgendarmes. August était affaissé dans son fauteuil, encore dans les vapeurs de l'ivresse. Schmidt nous dit que nous allions passer au tribunal à Paris et nous souhaita bonne chance. Escortés chacun d'un gendarme, nous descendîmes à la gare de Beauvais. Il faisait frais par cette pré-matinée de septembre et je supportais aisément le manteau. A Creil, où nous devions changer de quai, les gendarmes nous emmenèrent à la cantine. Un lieutenant de la Gestapo vint nous y rejoindre. L'affaire me sembla louche car pendant ce temps le train de Paris partait, et ce dont je me doutais arriva : nous prîmes la direction de Compiègne.

COMPIÈGNE

Compiègne. Le Frontstalag 122, une ancienne caserne entourée de miradors avec une grande cour au milieu de laquelle des prisonniers civils se promènent. Tout de suite, une impression de liberté semble se dégager de ce spectacle. Je subis à l'entrée les formalités d'identité et l'on me remet une plaque de fer avec mon matricule : 18760, une cuvette pour manger la soupe, une cuiller et un quart. A la fouille de mes bagages, les soldats me confisquent la correspondance que j'avais reçue à Beauvais, un Précis de Droit Civil (?) et un recueil de chansons. A Compiègne, c'était la véritable vie de prisonniers de guerre. Nous avons une bibliothèque, une chapelle, un théâtre... et deux fois par jour appel, appels d'ailleurs courts. Malgré cela, je fus désappointé lors de mon arrivée à Compiègne car c'en était fini avec les visites familiales ; il fallait attendre six mois. Or, Dieu soit loué, une semaine à peine après mon entrée au Frontstalag, j'eus l'agréable surprise de voir ma mère. Je lui appris que j'avais passé la visite médicale pour partir en Allemagne et qu'elle ne devait pas se faire d'illusions sur les résultats.

Je m'organisai assez vite au camp et m'efforçai de rendre ma captivité la moins pénible possible. Promenades à travers le camp, visites à la chapelle et à la bibliothèque, et, le dimanche, j'allais assister aux représentations théâtrales. Mais la nourriture était loin d'être excellente. Le matin, nous touchions de la Boldo, breuvage qui nous faisait souvent aller aux waters ; à midi, une soupe qui, heureusement, était améliorée par les apports de légumes et de farine de la Croix-Rouge ; l'après-midi, on nous distribuait à nouveau de la Boldo, du pain très indigeste et un peu de beurre, soit du fromage — dur comme de la pierre — soit de la confiture. Nous pouvions recevoir des colis. Le premier que je reçus ne me parvint que l'avant-veille de mon départ pour l'Allemagne. Aussi, je ne pus jouir du plaisir de faire quelque excellent cacao ou chauffer des haricots.

Les bobards menaient grand train au camp de Compiègne et certains, pour essayer de prouver la véracité de leurs

dières, déclaraient qu'ils tenaient leurs informations des civils anglo-américains internés également à Compiègne et séparés de nous par un réseau de barbelés.

Des prisonniers se faisaient fort de faire passer clandestinement des lettres. Plusieurs fois, je donnai ainsi de mes nouvelles à ma famille qui ne reçut rien.

L'une de nos grandes occupations au Frontstalag était d'aller voir l'arrivée des convois de prisonniers venant des prisons de Fresnes, de Bordeaux, de Lyon. Nous espérions voir des camarades qui pourraient nous donner des nouvelles. Un peu avant de partir pour l'Allemagne, nous vîmes ainsi arriver un convoi de femmes venant de Romainville et parmi elles se trouvaient deux amies arrêtées dans notre affaire. Nous leur fîmes savoir aussitôt par l'intermédiaire du docteur du camp — un interné également — que « les mousquetaires se portaient bien ».

Nous étions littéralement dévorés par les puces et chaque matin je faisais la chasse dans mon sac à viande. Avec quel plaisir je faisais gicler entre mes ongles le sang de ces sales bestioles qui me faisaient passer de si mauvaises nuits.

Vers la mi-octobre, les bruits d'un départ imminent pour l'Allemagne commencèrent à se répandre dans le camp et les esprits aussitôt de s'inquiéter. Mais il n'y a jamais de fumée sans feu, dit le proverbe, et le 27 octobre eut lieu l'appel. J'étais des « heureux élus », — je m'y attendais un peu. — Tous les camarades de mon affaire étaient du voyage. Fébrilement, nous préparâmes nos valises. Je renvoyai du linge d'été. Malgré tout, l'humeur était bonne ; nous espérions rentrer pour la Noël. L'avant-veille de notre départ, nous chantâmes notamment le « Chant des Adieux ». Hélas ! combien de camarades ne devais-je plus revoir ?

Le 28 octobre, dans l'après-midi, nous passâmes dans ce qu'on appelait le « Camp C », bâtiments désaffectés situés entre le Frontstalag proprement dit et le camp où étaient internés les Anglo-Américains. Auparavant, nous subîmes une fouille où l'on nous enleva nos couteaux, cuillers, gamelles et où l'on nous fit déposer nos valises. Pour entrer au camp C, nous n'avions que notre couverture. Dernière nuit sur la terre française, première nuit où je couche sur la paille. Que de fois cela devait m'arriver par la suite ?

EN ROUTE POUR L'ALLEMAGNE

29 octobre. 4 heures du matin. Réveil. J'avoue que je n'ai pas beaucoup dormi de la nuit. J'avais rêvé de cette Allemagne que j'avais étudiée lorsque j'étais potache, l'Allemagne de Goethe, de Schiller. J'étais loin de penser à ce qui m'attendait. J'avais oublié l'Allemagne nazie.

On nous rassemble par groupes et on nous distribue une boule de pain et du saucisson. Des forces de SD — soldats en uniforme vert, avec écusson à tête de mort et lettres SD sur les manches de la capote — et de la Luftwaffe nous attendent à la porte du camp. Un haut-parleur nous prévient charitablement que quiconque essaiera de s'enfuir lors du voyage sera impitoyablement fusillé.

La colonne des prisonniers s'ébranle par cette fraîche matinée d'octobre. Elle longe les berges de l'Oise, ceci pour que nous ne traversions pas Compiègne. Cependant, les habitants sont là malgré l'heure matinale et, les larmes aux yeux, nous regardent partir. Une Compiégnoise jeta même au passage cette parole : « Ah, les vaches ! » L'escorte repousse brutalement ceux qui veulent s'approcher de nous.

Nous arrivons à la gare de Compiègne. On nous fait passer sur le quai de la gare de marchandises. Un train nous attend. Là commence la cavalcade. On nous donne l'ordre de nous déchausser et de porter immédiatement nos chaussures et nos couvertures dans les wagons de queue. Jugeant que nous n'allions pas assez vite, les soldats prennent la trique et se mettent à nous schlaguer pour nous faire monter dans les wagons. Nous sommes à cinquante par wagon — bien entendu de marchandises. — Je suis avec tous mes camarades. Des bottes de paille ont été mises à notre disposition pour nous étendre. Le wagon a été soigneusement plombé dès que nous sommes montés. Nous trouvons dans la paille des couteaux. Merci, braves cheminots ! L'atmosphère est étouffante. Nous ne pouvons rester ainsi. Aussi nous démastiquons les carreaux. Comme le train est long à s'ébranler ! Enfin, à 11 heures, il part. Nous prenons la direction de Soissons. Adieu, mon joli pays d'Oise. Quand

te reverrai-je ? Soissons, Reims, Châlons-sur-Marne. La nuit commence à tomber. Le paysage s'estompe dans le crépuscule. Des coups de fusil et de mitrailleuse crépitent. Nous décidons de nous évader. Un prêtre, le Père Paul, qui devait mourir de misère à Dora et qui voulait s'évader également, nous donne l'absolution générale. Mais les plus vieux de notre wagon s'opposent à notre projet. Cependant, un camarade passe par la lucarne et s'efforce d'ouvrir la porte pour nous permettre de nous échapper. Les soldats l'entendent et tirent sur lui. Il saute du wagon et arrive à disparaître dans la nuit. Un autre s'évade également. Le train roule lentement, grince effroyablement et s'arrête. Des coups de feu sont tirés contre notre wagon. La porte en est brutalement ouverte. Une horde vociférante monte à l'assaut et nous compte à coups de trique et de crosse de fusil. La tinette est renversée. Une odeur infecte règne. On nous fait déshabiller complètement, laisser notre musette et descendre par petits groupes de cinq sur le ballast pour être fusillés. Finalement, les SD nous font monter dans un wagon voisin. Nous voilà à 98. Hommes 40, chevaux (en long) 8. O ironie ? A Novéant, gare frontière, on nous fait descendre sur le quai — nus comme des vers bien entendu. — Appel. Quel joli spectacle que ces naturistes en rangs et grelottant par cette froide nuit d'octobre ! L'appel terminé, nous remontons dans le wagon. Sarrebrück, Kaiserslautern. Nuit horrible où la soif nous torture. Nous ne parlons plus pour économiser nos forces qui commencent à faiblir. Chacun notre tour nous allons aux lucarnes pour y respirer une bouffée d'air frais, puis nous nous recouchons sur cette paille qui n'est plus que du fumier. Le jour se lève. Nous passons à Worms, Mannheim et Ludwigshafen avec toutes leurs cheminées, Francfort-sur-le-Main. Nous avons horriblement soif, mais les Allemands refusent de nous donner la moindre goutte d'eau. Fulda, Gotha, Erfurt, Iéna et le train continue sa marche. La nuit commence à tomber lors que nous arrivons à Weimar. On nous donne des vêtements pour descendre sur le quai. « Heraus, heraus ! » Nous descendons. Je n'ai même pas de chemise et suis pieds nus. Nous nous rangeons. On nous fait monter dans des camions. Nous filons vers Buchenwald.

BUCHENWALD

Un vaste camp illuminé à 800 mètres d'altitude en pleine forêt, entouré de fils de fer barbelés électrifiés, avec un mirador tous les 50 mètres. On nous fait descendre des camions et ranger les uns derrière les autres. Nous entrons dans des bâtiments très propres où l'on nous fait déshabiller. On nous ramasse nos alliances, nos montres, bijoux. Des docteurs nous font subir une visite médicale très sommaire, puis des coiffeurs s'emparent de nous, nous rasent complètement la tête et tous les poils qui se promènent sur notre corps. Comme nous sommes jolis ! Puis nous passons à la désinfection. On nous fait plonger dans un bain de grésyl, puis à la douche. Cette opération terminée, nous passons à l'habillage : remise d'une chemise, d'un caleçon, d'une veste, d'un pantalon, d'une coiffure et d'une paire de sabots. Je suis comme un véritable clochard. Nous ne pouvons nous empêcher de rire en nous voyant habillés. Quelques jours après, notre linge, nos sous-vêtements et lainages nous seront rendus. Adieu nos beaux manteaux et nos beaux costumes. Je ne la reverrai plus, ma belle canadienne qui était si chaude.

Après l'habillage, on nous fait remplir les formalités d'identité et on me remet mon numéro matricule : 31172. Puis nous sommes affectés à des blocks. J'appartiens au block 58. Je passe la première nuit couché sur une table. La couchette me semble bien dure, mais je commence à m'habituer à cette vie. Le lendemain matin, on nous réveille de bonne heure — à 4 h. 30, si mes souvenirs sont exacts. — Ce n'est que le surlendemain que nous toucherons de la nourriture. Appel devant le block. Mon premier appel en Allemagne. Nous sommes rangés par cinq et devons bien nous aligner. Un SS vient nous compter. Lors de son passage, le chef de block — un politique allemand, espèce de sombre brute — commande : « Mützen ab », et nous devons nous décoiffer. Toute la journée nous n'aurons rien à man-

ger. J'ai l'estomac dans les talons. Enfin, le lendemain matin, nous touchons de la nourriture : 1/4 de café — ersatz, naturellement — avec 450 grammes de pain, 30 grammes de margarine, et, suivant les jours, une rondelle de saucisson, une cuillerée de confiture ou de fromage blanc. Le soir, on nous distribue un litre de soupe relativement épaisse. Bien entendu, il y a encore appel avant la soupe. Les « studenten », c'est-à-dire les détenus qui s'occupaient du block, — c'étaient deux Luxembourgeois — n'avaient trouvé rien de plus intelligent que de nous faire chanter pendant l'appel afin que le temps nous parût moins long. « La Madelon » était notre chant préféré. Cependant, le Jour des Morts, nous refusâmes de chanter. Il faisait terriblement froid durant ces appels. Nous étions là comme de pauvres oiselets tombés du nid. Pour nous réchauffer, nous nous collions les uns contre les autres lorsque le SS était passé. Nous étions 600 Français dans notre block. Nous ne travaillions pas car nous étions en quarantaine. Nous allions cependant à la carrière chercher des pierres. Cela me rappelait les serfs du Moyen-Age montant les pierres du futur château. Avec nos sabots, nous glissions sur la route. C'était un cortège plutôt lamentable. Nous n'avions pas beaucoup de place dans notre block qui était en bois. Le chef de block, comme je l'ai déjà dit, était une sombre brute. Il nous faisait mettre dehors, lors du lavage du block et cela durait toute la matinée. C'était un communiste allemand qui savait manier la trique. Je le vis maintes fois s'en servir contre nous. Il devait être cassé de son grade un peu plus tard en raison de ses mœurs spéciales. Il est vrai qu'à Buchenwald, il y avait une maison de tolérance. Il fallait, je crois, avoir six mois de présence... et payer 2 marks.

Vers le 20 novembre, on nous fit monter à l'Arbeitsstatistik, c'est-à-dire au recensement des professions, où l'on nous classa en deux catégories : spécialistes et non-spécialistes. Naturellement, je fus rangé avec les non-spécialistes et on nous fit passer à l'habillement. Là on me remit l'uniforme de bagnard : pyjama rayé bleu et gris et un pull-over très léger.

Des camarades partirent le lendemain pour Dora. Nous ne savions pas grand'chose sur ce camp, sinon qu'il y avait

un tunnel, qu'il fallait y coucher et y travailler et que c'était très dur : autrement dit, une triste réputation.

Je restai à Buchenwald encore tout le mois de décembre. Je ne travaillais pas et faisais partie de la « Réserve Transport ». Tous les matins, je montais sur la grande place d'appel et là des détenus travaillant à l'Arbeitsstatistik faisaient l'appel de noms et de temps en temps en prenaient parmi nous pour partir en transport, c'est-à-dire dans un autre camp.

Sur ces entrefaites, arriva, le 15 décembre, un convoi venant de Compiègne et nous pûmes ainsi avoir des nouvelles fraîches de France. Noël approchait et malgré nos espérances antérieures nous ne serions pas chez nous. Un triste Noël que ce Noël 1943, loin des nôtres. Aucun supplément alimentaire. Jean Blondeau, vedette de Radio-Paris, détenu également à Buchenwald, vint nous égayer. Beaucoup d'entre nous pleurèrent en cachette lorsqu'il chanta : « Attends-moi, mon Amour. »

*Avec un peu de chance,
Je serai bientôt de retour,
Prenons patience.*

La chance n'était pas avec nous. Déjà, certains d'entre nous étaient morts et il ne restait plus que quelques cendres de leurs pauvres corps. Morts de froid pour la plupart à la suite des appels trop longs ! Hélas ! la liste ne sera pas close.

On nous a fait écrire une carte au début de décembre ; et à la fin du même mois, j'obtiens une réponse de ma famille. Elle est enfin rassurée sur mon sort. Elle m'indique que des colis vont suivre.

2 janvier 1944. On demande à la « Réserve Transport » de monter sur la place d'appel. Nous sommes là, mélangés, des Français, des Allemands, des Polonais, des Russes, des Tchèques. Mon nom est appelé. Je fais partie du « Transport Sud ».

3 janvier. On nous rassemble. Des camions et des SS armés nous attendent à la porte du camp. On nous fait monter et en route. Adieu Buchenwald, je ne te verrai plus jamais. Nous croyons tous aller en Bavière. Hélas ! quelle sera notre déception !

DORA

Il fait un temps épouvantable. La pluie tombe avec violence et les camions roulent lentement. Nous sommes là tassés dans les camions. Les SS nous obligent de nous asseoir, sinon nous recevons des coups de crosse. Enfin, nous arrivons au terme de notre voyage. Je n'ai rien vu du paysage, le camion étant bâché. On nous fait descendre brutalement des camions. La pluie ne cesse pas. Nous sommes au milieu d'un chantier. Un prisonnier se trouve là. Nous lui demandons où nous sommes. Il répond : « Dora ». Nous sommes donc à Dora, le camp de représailles de Buchenwald. « En sortirai-je un jour ? », telle est la question que nous nous posons au fond de nous-mêmes. Nous n'en sommes pas bien sûrs. L'impression est sinistre. Pourtant Dora ne semble-t-il pas un joli nom de femme ? Ne vous figurez-vous pas quelque blonde Germaine aux yeux bleus et bien grassouillette ?

Une double enceinte de barbelés concentriques entoure le camp. Dans la première enceinte, les baraques des prisonniers, encore en construction à ce moment-là. Entre la première et la seconde ceinture sont édifiés des ateliers où l'on fabrique des pièces de mécanique. Nous apercevons l'ouverture béante du tunnel : le gouffre de la Mort, l'Enfer ; notre future prison. Une seconde entrée sera percée et achevée au mois de mai suivant.

Les SS nous font rassembler par groupes et, soigneusement escortés, nous montons vers le camp. Là, on nous fait stationner devant l'Arbeitsstatistik. On nous demande nos professions et on nous affecte à des kommandos. Je ne sais pas encore où je vais travailler. On remet à chacun d'entre nous un quart de boule de pain et on nous fait descendre au tunnel où nous passerons notre première nuit. A l'entrée de ce tunnel, un poste de SS armés jusqu'aux dents. Nous pénétrons dans le tunnel. Des deux côtés, de la paille, sur laquelle se trouvent étendus des morts. Notre cœur se serre

à cette vue. Mais par la suite, ce sera un spectacle courant. Pauvres corps squelettiques dont la peau était telle du parchemin et qui devaient ensuite être montés au crématoire ; corps nus que nous voyions là en tas devant le Revier (infirmerie), traînant dans la boue et à qui les détrousseurs enlèvent les dents en or. Horreur sans nom ! Et c'était là l'ordre nouveau auquel des Pétain et des Laval nous demandaient de collaborer.

Vision dantesque, ce tunnel ! Pas encore d'électricité à ce moment-là ; seulement les lueurs blafardes des quinquets. Le bruit des explosions de mines. De la poussière, toujours de la poussière. Nous ne faisons que tousser et cracher, et c'est là qu'il me faudra vivre. En sortirai-je ? Pas moyen de se laver, presque pas d'eau. Pourtant, avec nos gamelles, nous essayons d'avoir de l'eau auprès des canalisations. Il faut faire attention aux SS et aux civils qui, s'ils nous voient, nous schlaguent. Alors, il nous faut donc vivre comme des cochons. Nous sommes remplis de poux et tous les soirs c'est l'épouillage. Il ne fait pas très clair pour chercher ces sales bestioles, mais nous en avons tellement que nous en trouvons toujours. Je peux chanter la « Sérénade Pouilleuse ».

Pou, pou, je te cherche chaque soir,

Pou, pou, je te cherche sans espoir.

Pauvres parents, s'ils me voyaient ainsi. Et mes amis ? C'est la guerre, dira-t-on, mais quelle drôle de guerre !

ARBEIT, ARBEIT

Maintenant, au travail pour l'Allemagne ! A quelle heure nous levons-nous ? Je ne puis le savoir dans ce tunnel. On nous rassemble par kommandos. Nous nous plaçons par rangs de cinq et, Dieu soit loué, mon kommando sort du tunnel. Je vais donc travailler à l'extérieur. En effet, j'appartiens à un kommando de terrasse : Strassen-Kanal Bau. C'est le retour à la terre préconisé par Pétain. Pelle, pioche. Comment vais-je m'en servir ? Je ne suis certainement pas un as car un jour un sous-officier SS qui surveillait les travaux, m'administra une bonne correction parce que ma pelle n'était pas pleine. Il me précipita sur le tas de gravier, me fit relever à coups de pied et ainsi de suite pendant plusieurs minutes. Où est le porte-plume ?

Nous travaillons par kommandos. Le nombre d'hommes de ces kommandos était extrêmement variable, mais en moyenne s'élevait à cent. A la tête du kommando se trouvait un kapo. En général, les kapos étaient des Allemands — et qui plus est des bandits. — Ils étaient habillés comme nous, avec, en plus, un brassard à la manche gauche, mais portaient l'écusson vert, avec un S à l'intérieur de l'écusson pour ceux jugés plus dangereux. Inutile de dire que nous étions dans de bonnes mains. Ces bandits, doublés de pédérastes, nous schlaguaient à tour de bras. Les commandements étaient faits en allemand. Malheur à ceux qui ne comprenaient pas. Les coups pleuvaient alors. Combien de camarades furent battus pour ce motif ? Ces kapos nous échapperont pour la plupart, car ils n'évacueront pas avec nous. Ils étaient secondés dans leur triste besogne par les vorarbeiters, qui nous surveillaient de plus près. Leur recrutement était plus varié. Il y avait des Allemands, des Polonais, des Tchèques et quelques Français.

Je restai à ce kommando de terrasse pendant deux mois. Vers le 8 janvier, nous avons le bonheur de coucher dans les baraques du camp. Fini cet affreux tunnel !

Le travail ne me plaît guère et j'use de subterfuges pour travailler le moins possible. J'y réussis pleinement grâce à mes pieds. J'ai des écorchures et je vais me faire soigner au Revier. Mais faire un pansement ne demande pas beaucoup de temps et il faut me planquer tout le reste de la journée dans le camp. Je me cache dans les waters, puis, quand j'en suis chassé, à la cantine et ainsi de suite toute la journée. Ce petit système me permit de ne pas travailler deux jours par semaine. Je ne m'en ressens pas du tout pour la terrasse. Vraiment, ce n'est pas là ma vocation. Un jour, je prends des coups de pelle dans le dos par mon vorarbeiter, un S vert allemand, prénommé Fritz. Quelques jours plus tard, un sous-officier SS m'administrera une bonne paire de claques parce que je n'arrive pas à porter sur l'épaule une lourde barre de fer.

26 février. Je travaille comme d'habitude à la terrasse, lorsque le schreiber du kommando — c'est-à-dire le secrétaire — un Polonais borgne, vient me chercher et me demande de le suivre. Nous montons avec plusieurs camarades à l'Arbeitsstatistik, puis on nous fait redescendre... au tunnel. Je trouve de l'amélioration dans ce maudit tunnel. Il n'y a plus de paille à l'entrée et l'électricité commence à s'installer. Il y a cependant toujours de la poussière. On conduit notre petit groupe — nous étions une quinzaine environ — dans un hall et là nous sommes affectés au kommando Schriefer, dont le point d'attache est ce hall. Le travail de ce kommando consistait à monter des tuyaux de chauffage et d'aération dans le tunnel. Le kommando était divisé en colonnes, à la tête desquelles se trouvaient des vorarbeiters. Je fis partie d'abord de la colonne Caliqua. Caliqua était une entreprise allemande de Berlin qui avait une succursale à Paris. Adolf, le vorarbeiter de cette colonne, était un véritable fou. C'était évidemment un S vert allemand. Il m'administra un jour une correction à coups de bâton. Pourquoi ? Tirant un petit chariot sur lequel se trouvait une lourde caisse de boulons, j'eus la malencontreuse idée de faire tomber ce chariot dans un trou — le sol était loin d'être uni. — Pour faire sortir les roues de ce trou, j'emprunte une pioche afin de m'en servir comme levier. Hélas, le manche casse. Celui qui m'a prêté la pioche — un

gros Tchèque — prend mon numéro et me promet 25 coups de schlague sur le derrière si je ne lui trouve pas un autre manche de pioche. Motif : sabotage. Adolf en profite pour me donner des coups de bâton un peu partout sur le corps et me traite de « Schwein Franzose » (cochon de Français). Il va donc falloir que je trouve un manche de pioche. Mais où ? Il faut me résoudre à en voler un sans me faire prendre. J'y réussis pleinement. Je m'ignorais des talents de voleur. L'affaire est close. Coût : deux Gauloises à Adolf qui, s'il n'aime pas les Français, aime par contre leur tabac.

Je passe ensuite dans la colonne Milke où j'ai, comme faisant fonction de vorarbeiter, un Russe immense, prénommé Valentin. Il n'est pas mauvais bougre, mais est sujet à des sautes d'humeur. Je resterai dans cette colonne jusqu'au mois d'août. Nous faisons le montage de tuyaux de chauffage. Je suis tout seul comme Français. Vous jugez du charme. Certains ne parlent même pas l'allemand et je dois bredouiller en russe avec eux, car la majorité de la colonne est russe.

Au mois d'août, on me fera changer de colonne. Le kapo — bandit allemand, bien entendu — n'avait jamais voulu me changer sous prétexte que je parlais allemand. Enfin, il se résigne à me mettre avec tous les autres Français du kommando qui étaient réunis tous ensemble dans une colonne — la colonne Alhäuser — avec à la tête un vorarbeiter français qui n'avait que le tort d'être froussard. Le travail de cette colonne consistait à monter des tuyaux d'aération. Là, je passai le meilleur temps de ma captivité. Avec mes camarades, nous dormions dans les tuyaux ou dans les ventilateurs alors que d'autres faisaient le guet. Certes, cela ne valait pas un bon lit, mais nous étions tellement fatigués que nous arrivions à dormir. Un jour, j'étais assis, en train de boulonner un radiateur. Le sommeil me prit et je m'endormis. Quelle ne fut pas ma stupéfaction lorsque je me vis réveiller par un SS. Celui-ci, qui n'était pas trop mauvais, me demanda pourquoi je dormais. Je lui répondis que j'étais fatigué, que j'étais debout depuis 4 h. 30 du matin — ce qui était exact, c'était l'heure du lever en été. — Mes explications furent satisfaisantes, car il s'en alla ? Mais j'avais eu terriblement chaud.

Mon travail continua ainsi jusqu'au 15 mars dernier, où, faute de matériel, je me vis provisoirement affecté... à la terrasse. Mais l'hiver était passé et cela me laissait indifférent. Un tzigane faisait le verarbeiter et avait une haine toute particulière pour les Français. Le dernier jour du travail, le 3 avril, j'étais avec un camarade, en train de désceller des poteaux de ciment avec un marteau et un burin. Malheureusement, l'un de ces poteaux tomba un peu trop brutalement sur le sol et se brisa en deux. Le tzigane accourut et cria : « Sabotage, sabotage ». Je fus gratifié de quelques bons coups de pied dans le derrière et il me fut promis 25 coups de schlague sur le postérieur. Je les attends toujours, mais il était temps de cesser de travailler.

De temps en temps, nous allions chercher du matériel dans un dépôt : le « Neue Oberbau », situé à 4 kilomètres du camp. Nous aimions faire cette sortie, car le temps nous semblait moins long. Prisonniers de guerre français de l'Arbeitskommando 1493 du Stalag IX C, vous nous avez vus tirant, tels des bœufs, des voitures chargées de tuyaux ! Vous nous regardiez passer devant vous avec pitié. Un SS armé nous escortait. Parfois, il poussait ce petit mot maintes fois entendu : « Los, los. » S'il n'était pas trop mauvais, il nous laissait prendre dans les champs quelques betteraves à vache que nous mangions — je ne dirais pas avec délices, mais tout au moins avec avidité. — Qui eût cru qu'un jour je serais devenu un ruminant ?

PARCOURONS LE TUNNEL

Le tunnel de Dora, l'Enfer. On dit qu'il fut percé pendant la première Guerre mondiale, en 1916, par des prisonniers de guerre russes. Les détenus devaient continuer de le creuser, et en mai 1944 la dernière entrée sera percée.

Deux longues allées parallèles de 3 kilomètres de longueur. Les Allemands les ont baptisées : Stollen A et Stollen B, une quarantaine de halls transversaux. Au début, les trains pénètrent dans le tunnel pour y apporter le matériel, mais à la suite d'évasions — d'ailleurs vouées à l'insuccès — il faudra décharger les wagons aux entrées. Le déchargement se fait sous l'œil des SS, des civils et des kapos, à coups de trique. Toujours les mêmes mots résonnent : « Los, los, bewegt euch » (Vite, vite, remuez-vous) et la schlague s'abat sur le dos des détenus en même temps que les injures.

Une véritable féerie de lumière. C'est loin du sombre tunnel que je connus au début de 1944 ! Mais ce n'est pas une ruche en pleine activité, car le matériel manque. Les bombardements des voies ferrées par l'aviation anglo-américaine en sont la cause.

Les halls 43, 44, 45 et 46 sont réservés au montage de la V1 qui tuera tant de victimes innocentes et incendiera tant de maisons à Londres. C'est là-dessus que les Allemands comptent gagner la guerre et arrêter la marée anglo-saxonne.

Du hall 42 au hall 15, c'est l'usine Sawatzki (nom de l'ingénieur en chef). Ici, c'est le montage de la V2, immense torpille d'environ 20 mètres de longueur. Marche-t-elle vraiment ? Je ne le crois pas.

Puis du hall 15 au hall 0, l'usine Junker, installée là depuis mai 1944. Aucun détenu ne peut y pénétrer. Des SS et des Werkschutzs (civils armés) en gardent l'entrée. Les sorties de l'usine Junker donnent sur le petit village de Niedersachswerfen, que nous traversons sous l'œil indiffé-

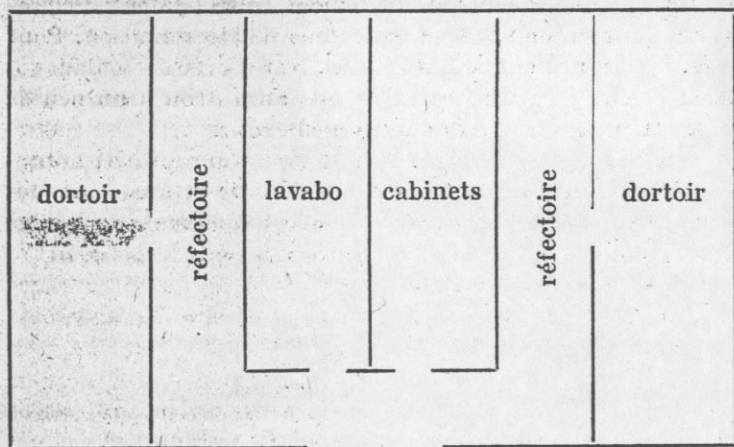
rent de la population lorsque nous allions chercher du matériel à la « Neue Oberbau ».

Dix mille détenus environ, partagés en deux équipes (Schicht) travaillant 12 heures par jour, sont occupés au montage de la V1 et de la V2. Le travail se fait sous la direction de civils (meister). La plupart d'entre eux sont des nazis endiablés qui sont là en affectation spéciale et l'on voit le commerçant transformé en ingénieur. Hiérarchie parmi les civils en meisters, obermeisters, ingénieurs. Ils se méfient les uns des autres et n'osent pas parler. Certains se laissent apitoyer par notre misère et nous donnent de temps en temps une fine tranche de pain. La Gestapo est partout dans le tunnel. On a dit aux civils que nous étions des bandits, qu'il ne fallait avoir aucun ménagement pour nous, que nous étions là pour travailler. Nous étions considérés comme des machines de peu de valeur, auxquelles on faisait rendre tout ce qu'elles étaient encore capables de faire. Celles qui semblaient complètement usées étaient dirigées sur le four crématoire ou les camps d'extermination. Pour cela, les SS avaient organisé « les transports de malades ». Si la machine paraît réparable, elle aura droit à un peu de repos (schonung) et à des soins médicaux.

Au début d'avril 1945, à la suite de l'avance alliée, le tunnel est déménagé, les machines emballées et mises sur des wagons, des plans sont brûlés. Qu'est-il advenu de l'usine souterraine de Dora ? Je l'ignore encore pour le moment.

LA VIE DANS UN BLOCK

Lorsque j'arrivai à Dora, il y avait encore très peu de baraquements — le camp étant en effet de création toute récente (fin août 1943). — La majorité des prisonniers (nous étions des *Schutzhaftlings*, c'est-à-dire des détenus pour raison de sécurité) couchait alors au tunnel. Au début de mai, à la suite du percement d'une seconde entrée du tunnel, tout le monde monta coucher à la surface. Nous logions dans des blocks soit en ciment, soit en planches. Le nombre de détenus habitant les baraquements était variable. Il pouvait aller de 200 à 400. La disposition des blocks était partout la même.



jardin

jardin

Plan d'un block

En face de la porte d'entrée, les lavabos et les cabinets, et dans chaque aile un réfectoire et un dortoir.

L'eau faisait souvent défaut en raison de la sécheresse. Alors il fallait nous résigner à ne pas nous laver. Cependant nous allions obligatoirement aux douches toutes les semaines et cela nous permettait de nous décrasser, l'eau étant chaude.

Tous les samedis, c'était le contrôle des poux passé par un infirmier (*Pfleger*). Si trop de prisonniers avaient des poux, c'était la désinfection ; avant de passer aux douches, on nous faisait tous plonger dans un bain de grésyl. Nos habits passaient à l'étuve et une bonne partie de la nuit était gâchée par cette désinfection. Une fois, je m'en souviens, c'était le 29 février 1944, nous passâmes toute une partie de la nuit sous la neige, par une température très froide, à attendre devant les douches. On ne nous fit rentrer qu'à 4 heures du matin et, après, on nous renvoya au travail. Jugez de notre ardeur.

Dans chaque aile du block il y avait un réfectoire avec tables de bois et tabourets — ces derniers en nombre insuffisant. C'est là que nous prenions nos repas du matin et du soir. Il y avait dans chaque réfectoire un haut-parleur qui nous donnait les nouvelles de la radio, allemande bien entendu. Un jour cependant nous eûmes par erreur, pendant deux minutes, la radio anglaise en allemand. Les SS s'aperçurent vite de leur gaffe et nous redonnèrent aussitôt Berlin. Mais nous arrivions à avoir des nouvelles de la radio anglaise grâce à quelques Français dont le travail consistait à réparer les postes des baraques des SS et des prisonniers. Nous ne tenions pas à divulguer par trop ces nouvelles, car nous craignions les indiscretions.

Nous couchions dans des lits superposés, en général à deux étages. Nous étions toujours à deux par paillasse et n'avions qu'une seule couverture. Certains couchaient tout habillés — ce qui, naturellement, attirait la vermine — mais la majorité d'entre nous se déshabillait, ce qui était plus hygiénique. Et tout le long de la nuit, c'était le défilé des détenus allant aux watters, car la diarrhée et la dysenterie régnaient en maîtresses à Dora.

A la tête du block se trouvait le chef de block (*blockältester*). En général, il était choisi parmi les Allemands car, comme pour toutes les autres fonctions, il fallait parler

allemand. Un Français devint chef de block à la fin de la captivité. Par contre, les Polonais et les Tchèques s'étaient octroyés pas mal de places. Les chefs de block étaient responsables de leur baraque. C'était à eux qu'incombait la charge de nous faire mettre en rangs lors des appels. Messieurs les chefs de block ne couchaient pas avec nous dans les dortoirs, mais avaient leur lit dans un coin du réfectoire. C'étaient eux qui nous donnaient nos colis et se chargeaient également... de les vider. Ils affectionnaient particulièrement le tabac et le chocolat. A part cela, ils nous traitaient volontiers de « cochons de Français » et les Polonais et les Tchèques ne se privaient pas de nous insulter. Soyez hospitaliers ! En général, les chefs de block avaient des mœurs spéciales et certains se virent casser de leur grade pour cette raison. Ce n'était pas l'écusson rouge ou l'écusson vert qu'il leur fallait porter, mais bien l'écusson rose : celui des pédérastes. Les Slaves se prêtaient volontiers aux petits jeux de ces individus moyennant des litres de soupe ou des rations de pain, ainsi au début de cette année nous vîmes un cortège faire le tour du camp. Quelques SS étaient là également, et à la tête du cortège marchait un détenu porteur d'une pancarte avec ces inscriptions : « Ich bin vom Blockältester 2 sein Bläser » (Je suis le souffleur du chef du block 2). Ce triste sire — un Polonais, je crois — était conduit à la prison du camp (le Bunker).

Dans leur tâche, les chefs de block étaient aidés par les « Schreibers » (Blockschreiber) qui s'occupaient de toutes les questions administratives relatives au block. Très peu d'Allemands étaient schreibers. Il est vrai que la grande majorité d'entre eux était constituée de bandits illettrés. Polonais et Tchèques se disputaient les places. Quelques Français, d'ailleurs très bien, le furent, mais ils étaient l'objet des brimades répétées de la camarilla polono-tchèque.

Le soin de nettoyer le block, d'aller chercher le pain, la soupe et les portions incombait aux « stubendiest », choisis en général parmi les détenus en mauvaise santé. Leur nombre variait de deux à quatre. Enfin, dans chaque block il y avait un coiffeur, tâche peu difficile puisque la plupart d'entre nous avaient les cheveux tondus à ras. Cependant, certains détenus tels que les chefs de block, les kapos, les

« schreibers » de l'Arbeitsstatistik, de la « Politische Abteilung » (bureau d'état-civil), de la « Schreibstube » (secrétariat), les prisonniers travaillant à la cuisine SS, avaient l'autorisation du commandant SS du camp (Lagerführer) de porter les cheveux longs. Autrement dit, c'était les gens « bien » (?).

A la tête du camp, le Lagerältester (doyen du camp). C'est de lui que dépendent les chefs de block. Il est nommé par le Lagerführer.

Pour assurer l'ordre dans le camp, des Lagerschutzs, armés de matraques. Ce sont tous des Allemands. Ils ne ménagent pas les coups.

La majorité des magnats du camp — Lagerältester, chefs de block, lagerschutzs, schreibers de block, kapos, détenus travaillant dans les bureaux — est habillée en civil. Mais dans le dos il y a un petit carré rayé bleu et gris, et des parements de la même couleur au pantalon.

LA VIE AU CAMP

Le règlement du camp

Dora : camp de la mort lente, de la mort par la fatigue, l'insomnie, le manque de nourriture, l'absence d'hygiène, la douleur morale.

L'heure du lever est variable suivant les saisons : 4 h. 30 en été, 6 heures en hiver. C'est le chef de block qui vient nous réveiller en criant : « Aufstehen, aufstehen ». Si nous ne nous levons pas assez vite, il se sert de sa trique et c'est alors la corrida. Nous nous lavons le torse nu à l'eau froide et la plupart du temps... sans savon. Puis, la toilette faite, c'est la distribution des portions. La nourriture est sensiblement la même en quantité qu'à Buchenwald, mais moins bonne en qualité. Le jour où nous devons toucher de la confiture ou du fromage blanc, notre cuillerée est à peine pleine car le chef de block rabiote à nos dépens. Rien à dire.

Le café du matin est toujours froid, aussi bien en hiver qu'en été.

Cet hiver nous manquerons de pain. En compensation, nous toucherons 3 ou 4 pommes de terre, pour la plupart pourries.

Puis c'est le départ pour le travail. Nous nous rassemblons sur la place d'appel par kommandos et par rangs de 5. Les coups de pied au derrière pleuvent lorsque nous ne sommes pas bien rangés. Il est interdit de fumer — nous touchons très peu de tabac ; encore faut-il le payer, sinon notre numéro est pris par un lagerschutz et alors ce sont les 25 coups réglementaires.

Départ. La musique du camp, ne datant que de fin 1944, constituée de 30 exécutants, se tient près de la porte d'entrée du camp. Les musiciens, des internés, portent un uniforme noir et sont dirigés par un « kapellmeister » (chef d'orchestre). La musique joue. Les kommandos partent au travail. Il nous faut marcher au pas, surtout en passant

devant le poste de garde à l'entrée du camp. « Links, links » (gauche, gauche), entend-on continuellement. Gare à celui qui n'est pas au pas. Et nous défilons ainsi sous l'œil narquois des SS. Si un officier SS se trouve là, c'est le commandement : « Mützen ab » et nous devons enlever notre calot. Joli défilé. Il ne s'agit pas de broncher devant le poste de garde.

On nous accorde une pause de trois quarts d'heure pendant le travail. Un jus froid nous est servi. Nous essayons de dormir un peu durant ce court laps de temps.

Notre journée terminée, nous remontons au camp toujours en rangs. Et c'est l'appel. L'appel fini, nous rentrons au block où la soupe nous attend — soupe de rutabagas la plupart du temps.

La faim faisait des ravages physiques et moraux, enlevant aux prisonniers toute dignité. Combien de camarades vis-je, lors de la distribution de la soupe, se bousculant brutalement pour lécher les bouteillons parce que les légumes — quelques malheureuses pommes de terre — étaient au fond des baquets. J'ai vu devant les cuisines des détenus — surtout des Russes — se battre pour avoir des rutabagas ou des carottes, souvent pourris, qu'un SS lançait parfois devant la porte. C'était une pagaïe indescriptible et le SS en profitait pour venir rétablir l'ordre à coups de bottes ou de trique.

Après la soupe, s'il y avait de la lumière — ces derniers temps nous n'en avions plus, car nous étions en état d'alerte perpétuel — nous cherchions nos poux.

L'appel

Appels interminables. Tout le monde, malades compris sauf ceux hospitalisés au Revier, doit y être présent. Ceux qui ne peuvent pas marcher sont amenés sur les rangs par leurs camarades. Mais lorsque le SS passe l'appel, il faut être au garde à vous. Tant pis pour le camarade qui ne peut pas se tenir debout. Un coup de pied au derrière le fera relever. A la fin de l'appel on constatera souvent qu'il est mort. Il ne nous restera plus qu'à le monter au crématoire.

Le dimanche, nous avions appel à 13 h. 30. En février

1944, l'appel dura deux après-midi durant. Il faisait terriblement froid. Les hommes tombaient comme des mouches. Mais c'était pour nous punir. Cette année encore, à la suite d'évasions de détenus de la prison, au mois de mars, on nous fit rassembler sur la place d'appel. Le jour pointait à peine. Les moribonds avaient été descendus et mis en tas les uns sur les autres. Un Français, Gueule Cassée de la guerre 1914-1918, était en train de mourir. Un sous-officier SS, d'une cinquantaine d'années environ, lui montra du doigt le crématoire en souriant ironiquement. Ce héros devait trépasser le lendemain.

Cette année, on nous fit assister pendant l'appel à des pendaisons de détenus condamnés à mort pour « sabotage ». Le condamné devait rester, un quart d'heure durant, les mains liées derrière le dos, un bâillon à la bouche, devant la potence pour écouter la sentence. Puis le bourreau — un Allemand détenu — se saisissait de lui, le faisait monter sur un tabouret, lui passait la corde autour du cou, le giflait au besoin si l'opération ne marchait pas bien, retirait le tabouret et tirait la corde. La mort par strangulation s'ensuivait peu de temps après. Et pour finir, la musique jouait. Kultur allemande.

Le Revier

Le Revier comprenait plusieurs baraquements. La majorité du corps médical était constituée par des Français. Beaucoup de bonne volonté, mais manque de médicaments.

Nous n'avions pas le droit d'être malades. Au Revier, il n'y a jamais de place. Pour être reconnu, il faut avoir 40° de fièvre à la visite du soir. Si la fièvre se déclare la nuit ou le matin, il faut aller au travail, la visite n'ayant lieu que le soir. Si nous nous sentions fatigués mais que nous n'eussions que 37° 5 ou 38° de fièvre, c'était inutile de nous présenter au Revier. Combien de camarades sont morts ainsi de fatigue sans être hospitalisés ?

La vie religieuse

Au camp, il n'y a pas de chapelle. Le royaume de Dieu n'est pas de ce monde. Pourtant nous avons des prêtres

avec nous. Ils portent aussi la tenue rayée bleu et gris et, en général, ont dissimulé leur qualité. Cependant ces prêtres admirables firent entrer le Christ dans le baigne de Dora, car la messe était dite au camp sans ornements, sans pierre d'autel, sans calice ni patène, parfois sans servant ni missel. (Je me souviens qu'à notre arrivée à Buchenwald un SS arracha devant un prêtre son bréviaire.) Mais il y avait des hosties et ces prêtres internés avaient réussi à faire entrer au camp le « Livre des Prières du Prisonnier ». La foi soutint ainsi le moral de beaucoup de détenus et les sauva de la mort.

Les loisirs

Le dimanche après-midi, après l'appel, nous étions complètement libres. Les sportifs pouvaient jouer au football. Un terrain avait été aménagé à cet effet vers le mois d'octobre dernier devant... la prison. C'était les cuisiniers et les infirmiers surtout qui se livraient à ce sport. Ils pouvaient rabioter les portions et avaient encore des forces.

Deux piscines avaient été construites l'été dernier et nous pouvions nous y baigner ; mais l'eau était sale, car elle n'était jamais renouvelée.

Nous eûmes même un match de boxe à Pâques, cette année. Pour cela, un ring avait été aménagé sur la place d'appel et nous vîmes des détenus combattre contre des kapos. C'était une petite revanche. Les SS étaient venus assister au match, commandant en tête. Nous en étions honorés.

Cet hiver, nous eûmes du cinéma une ou deux fois par semaine à la cantine. Je n'y allais jamais, car c'était exclusivement des films de propagande allemande. Un block spécial avait été créé pour y installer le cinéma (kino), mais il fut désaffecté à la suite de l'arrivée, en janvier et en février, de convois de prisonniers évacués de Silésie (camps d'Auschwitz principalement et de la région de Breslau), par suite de l'avance des armées russes.

En outre, les Français organisèrent des concerts. Parmi nous il y avait un chansonnier professionnel, Maupoint, de Clermont-Ferrand, qui créa une chanson spirituelle sur Dora dont le refrain était :

Dora, Dora,

Est-ce un chien ou un chat ?

Est-ce un nom de fleur ou un nom de femme ?

Dora, Dora,

Qu'ça soit ce qu'ça voudra

Quel plaisir on aura

Quand on quittera Dora.

Et à chaque concert, revenaient les mêmes chansons : « La Madelon » et « Attends-moi, mon Amour ». Ainsi, malgré nos malheurs, nous chantions... pour ne pas pleurer. Nous dûmes cesser nos concerts à la fin de décembre, car les SS n'aimaient pas ces réunions.

Enfin, la musique du camp jouait le dimanche à la cantine. La veille de Noël, elle était assemblée sur la place d'appel devant un grand sapin illuminé et exécuta, je m'en souviens, *le Noël*, de Beethoven. Ah ! si la musique avait pu adoucir les mœurs !

Les prisonniers

A Dora, nous étions environ 13.000 détenus. Le nombre passa à 20.000 ces derniers temps par suite de l'arrivée des prisonniers venant des camps de Silésie.

Nous étions là mélangés : Français, Allemands, Polonais, Tchèques, Italiens, Juifs, Belges, Hollandais et quelques Espagnols.

Que dire des étrangers ? Aucune amitié n'existait entre nous et les Allemands qui, pour la plupart, comme je l'ai déjà dit, étaient des condamnés de droit commun. L'entente n'était guère meilleure avec les Polonais et les Tchèques qui, en général, nous indignèrent par leur veulerie et leur cruauté. Quant aux Russes, c'étaient des Ukrainiens demi-sauvages et pillards. Combien d'entre nous furent assaillis par des bandes de Russes lorsque nous recevions des colis et furent délestés de ces précieux fardeaux ? Il fallait voir comme les Russes se jetaient sur les bouteillons pour les lécher, bousculant tout le monde et frappant de tout côté. Les Juifs arrivèrent à Dora en mai 1944. C'était pour la plupart des Hongrois que leur gouvernement avait livrés aux Boches. Nous n'eûmes pas beaucoup de rapports avec

eux, car ils furent expédiés tout de suite dans de petits camps dépendant de Dora, tels qu'Ellrich et Harzungen. Nous nous entendions assez bien avec les Italiens qui étaient, en général, des prisonniers de guerre de l'armée Badoglio ramassés par les Allemands en 1943. Au début, ils furent très malheureux. On leur avait rasé la tête et fait revêtir l'uniforme rayé. Mais par la suite on leur redonna des tenues militaires. L'entente était également parfaite avec les Belges et les Hollandais qui furent pour nous de très chics camarades.

La majorité des Français était composée de prisonniers politiques. Malheureusement, parmi nous — j'estime la proportion à 30 % — il y avait des condamnés de droit commun, marché noir, souteneurs arrêtés lors de rafles effectuées par les Allemands, en 1943, à Paris, Marseille et Bordeaux. Ces tristes individus faisaient encore le trafic de la margarine et des rations de pain dans le camp. Le reste des Français comprenait, pour ainsi dire, exclusivement des intellectuels : étudiants, fonctionnaires, officiers. Le but du nazisme n'était-il pas l'anéantissement de l'élite de la Nation, après quoi il pourrait subjuguier plus facilement le reste ?

ADIEU DORA

Pâques 1945. Une belle journée ensoleillée, mais on n'entend pas sonner les cloches. Elles se sont tuées depuis longtemps. Soudain, des avions apparaissent dans le ciel. Ce sont des observateurs américains. Ils piquent vers le camp et mitraillent des miradors. Les SS répondent en tirant des coups de fusil et de fusil-mitrailleur. Les avions prennent ensuite la direction de Nordhausen, ville de 30.000 habitants située à 4 kilomètres du camp.

Le lendemain, nous travaillons comme à l'accoutumée. Au tunnel, c'est le grand branle-bas. Des plans sont détruits, des machines démontées et mises sur des wagons. Il y a quelque chose de louche là-dessous. Nous savons que les Américains sont à Erfurt, à 60 kilomètres au sud de Nordhausen. Le camp reste calme cependant.

Mardi 3 avril. Le déménagement continue au tunnel. Je descèle des poteaux de ciment à la sortie du camp. Il m'arrivera l'incident que j'ai déjà raconté. Les alertes sont nombreuses et les passages d'avions fréquents. Soudain, à la fin de l'après-midi, arrivent des bombardiers piqueurs. Je suis à 200 mètres environ de la voie ferrée Nordhausen-Northeim. Les avions piquent et lancent des bombes. Un chapelet tombe à 150 mètres de moi. Je me suis bien vite terré dans le trou où je travaillais. Les bombes n'atteignent pas la voie ferrée. Les avions continuent leur vol et bombardent Nordhausen. De la fumée s'élève de plusieurs endroits de la ville. Des réservoirs de carburants ont été atteints près de la gare et flambent. Aucune réaction de la D.C.A. Le bombardement est terminé. Il est 5 h. 30. Fin du travail. Nous allons monter à l'appel. Le temps est menaçant. Nous rangeons notre matériel et nous dirigeons vers le camp. A nouveau, les sirènes sonnent. Des chasseurs surgissent et se mettent à mitrailler la gare du camp où se trouvaient rangés des trains de marchandises. Deux locomotives sont atteintes et disparaissent sous d'épais nuages de vapeur. Elles sont mortes. J'ai assisté à leur fin d'une tranchée. Quelques prisonniers ont été blessés. Les civils

sont apeurés. Ils ont perdu leur arrogance. Les SS sont également en effervescence. Les kapos essaient de rassembler leurs hommes. Nous sommes tous disséminés. Lorsque nous arrivons au poste de garde, l'appel est déjà commencé. Nous attendons la fin pour rentrer au camp. La pluie tombe avec violence. Nous sommes trempés jusqu'aux os.

Mercredi 4 avril. Lever comme d'habitude. Nous descendons au travail, mais on nous fait rebrousser chemin. Nous sommes tous consignés. Seuls travaillent les détenus occupés aux « SS Baracke » et à la cuisine SS. Dans le courant de la matinée, on nous fait descendre sur la place d'appel ; l'ordre d'évacuation du camp a été donné. Ordres et contre-ordres se succèdent. Finalement, seuls les Russes doivent partir. Un désordre indescriptible règne dans le camp. C'est le pillage organisé : pillage de la Kammer (magasin d'habillement), pillage de la cuisine. Cependant, des SS armés montent la garde devant le magasin où sont stockés les vivres. Les partants reçoivent une boule de pain et une boîte de conserves. Des vagues de bombardiers passent continuellement au-dessus du camp et arrosent de bombes Nordhausen. Nous remontons au block. Nous avons juste touché un quart de boule de pain. Nous ne toucherons rien d'autre de la journée. Nous allons nous coucher. Je ne dors pas du tout de la nuit. Je ne me suis même pas déshabillé. Pas de lumière dans le camp. J'aperçois de la fenêtre l'incendie de Nordhausen. Des flammes gigantesques montent au ciel.

5 avril. Le chef de block — un Allemand condamné de droit commun — vient nous réveiller et nous fait servir un quart de jus froid. Nous descendons sur la place d'appel. Cette fois, c'est le départ. Cependant, des camarades sont encore restés au camp. Irons-nous à pied ou en chemin de fer ? C'est la dernière solution qui est adoptée. Nous sommes là 6.000 détenus. Ces dames de la maison de tolérance sont avec nous. Quel honneur ! On nous fait monter à 100 par wagon. Les malades du Revier — ceux qui sont transportables, naturellement — et ces dames auront droit à des wagons bâchés. On donne à chacun d'entre nous une demi-boule de pain et une demi-boîte de conserves.

2 heures de l'après-midi. Le coup de sifflet du départ est donné. Le temps est menaçant. Adieu Dora !

L'ÉVACUATION

Nous voilà entassés à 100 par wagon, avec notre demi-boule de pain et notre demi-boîte de conserves. Nous avons emporté une couverture, une ganelle et un quart, selon les ordres reçus. Quatre SS sont aux extrémités du wagon.

Le train s'ébranle. Nous prenons la direction de Northeim. Nous ne comprenons pas pourquoi, Northeim étant situé à l'ouest. Le train roule lentement. La pluie se met à tomber. Nous sommes trempés. La nuit nous surprend devant Herzberg. Le train stoppe. Un train de munitions explose. Nous assistons à un magnifique feu d'artifice. Impossible de dormir, nous ne pouvons pas nous allonger. Nous sommes trop nombreux. Le lendemain matin, nous passons en gare d'Herzberg. Un véritable champ labouré. Des débris de wagons çà et là, des rails un peu partout. Une voie a pu être rétablie la nuit. Le train prend maintenant la direction nord par Osterode, Seesen am Harz. La pluie continue. Rien à manger. Le train roule lentement et il en sera ainsi durant les 5 jours du voyage. Train fantôme, train de la mort. Il s'arrête de temps en temps pour déposer les morts. Bien vite une grande fosse est creusée, et les corps y sont déposés. Les moribonds sont achevés à coups de revolver par les SS.

Sur la route, nous voyons des camions militaires camouflés avec des feuillages, qui montent vers le front, des soldats à pied. Cela ressemble étrangement à juin 1940. Comme les temps sont changés ! Nous voyons également des prisonniers de guerre français qui évacuent. Nous leur faisons des signes amicaux auxquels ils répondent aussitôt.

Mais la faim nous tenaille. Toujours rien à manger. Quel calvaire ! Pas moyen de dormir. Des camarades deviennent fous et sont impitoyablement fusillés par les SS. Nous nous battons comme des bêtes pour pouvoir nous asseoir.

Le train fait demi-tour, Nous repassons à Celle où nous étions passés la veille. Que veulent-ils donc faire de nous ?

Lundi 9 avril. Le temps est redevenu meilleur. Le train stoppe. Nous sommes à Bergen, dans le Hanovre, à 70 km. environ au nord d'Hanovre. Les SS nous font descendre des wagons. Je ne sais comment placer mes pieds sur le quai. Je suis comme ivre. Vais-je donc défaillir ? Non. Un tas de rutabagas se trouve à proximité du camp. Les hommes se précipitent dessus. Les SS interviennent et les repoussent à coups de crosse. Des morts sont déchargés des wagons. Combien sont-ils ? Je ne sais. On nous fait rassembler par groupes de 100 et par rangs de 5. Nous prenons la route. Il fait chaud. Les hommes tombent comme des mouches. Ceux qui ne peuvent se relever sont abattus par les SS. Enfin, nous arrivons au terme de notre voyage Bergen-Belsen. Une grande caserne. C'est là que nous allons loger. Nous n'en pouvons plus. Je fais ma toilette et bois un litre d'eau, puis je m'endors sur le parquet de la pièce, en m'enroulant dans ma couverture. Nous sommes arrivés à nous grouper entre Français.

Pendant la semaine, nous ne toucherons presque pas de nourriture. Les stocks de rutabagas et de pommes de terre ont été pillés. Mais, heureusement, nous ne travaillons plus.

Vendredi 13 avril. Des soldats hongrois viennent prendre possession du camp. Ils portent un brassard blanc au bas de la manche gauche. Les SS s'enfuient en prenant tout ce qu'ils peuvent. La libération semble proche. En effet, elle arrive.

LA LIBÉRATION

Dimanche 15 avril. Belle journée de printemps dans les landes de Luneburg. Aucune activité aérienne. Mais au loin on entend le bruit des armes automatiques. Nous nous attendons à voir arriver les Alliés. Le bruit se rapproche de plus en plus. 13 h. 30. Les voilà ! Voici que commencent à passer les premiers blindés britanniques. Nous accourons aux barbelés pour acclamer nos libérateurs. En hâte, nous confectionnons des drapeaux tricolores et des cocardes bleu-blanc-rouge. Nous nous embrassons. Nous sommes fous de joie.

Le lendemain, les Anglais prennent possession officiellement du camp. Un poste de radio nous annonce que nous n'avons plus d'ordres à recevoir des Allemands, que le commandement du camp passe aux mains des Britanniques. L'annonce est faite en allemand et en français. La nouvelle est accueillie avec des huées à l'adresse des Boches.

Le même jour, on nous fait répartir par nationalités : Français ensemble, Russes ensemble, etc. Comme cela semble bon d'être entre Français, de ne plus entendre de langues étrangères autour de soi.

L'épuration commence également. Nous nous saisissons de quelques Allemands et étrangers : anciens chefs de block, kapos, lagerschutzs et les assassinons purement et simplement. Quel dommage que la plupart d'entre eux soient restés à Dora. Nous pouvons enfin venger nos camarades. Des Français qui se sont distingués par leur platitude devant les Boches prennent une bonne correction. Les Anglais laissent faire.

Nous avons le plaisir de voir travailler quelques SS prisonniers que les Britanniques ont pu rattraper. Ils enterrent les morts, car beaucoup de camarades meurent encore à la suite des fatigues de l'évacuation.

L'ordinaire s'améliore. Nous touchons du thé sucré, du porridge et une soupe supplémentaire. Nous en avons plus

qu'assez. Nos estomacs sont rétrécis après tant de mois de privations.

Un avion boche isolé vient survoler le camp et lance une bombe. Un prisonnier est blessé. Les Allemands veulent donc notre mort ? Oui, puisque Himmler, le tout-puissant chef de la Gestapo, avait envoyé un ordre au médecin SS du camp prescrivant notre empoisonnement par l'introduction de boulettes empoisonnées dans la soupe. Le médecin refusa d'exécuter l'ordre. C'est lui-même qui en fit la déclaration lors de son interrogatoire par les Britanniques.

Maintenant, le drapeau français flotte sur le camp de Bergen. Tous les jours, c'est le salut aux couleurs. Bien des yeux se remplirent de larmes lorsque les couleurs furent hissées pour la première fois et que retentit la *Marseillaise*.

Jeudi 19 avril. Un service religieux est célébré à la mémoire des camarades morts en captivité. Un autel a été monté en hâte dans une pièce des cuisines. Nous sommes là, les 1.500 miraculés, dans notre tenue de forçat. Dans nos yeux repassent des images hallucinantes. Nous revoyons nos camarades, véritables squelettes ambulants dans le tunnel. Nous revoyons la fumée du crématoire et le tas de pauvres corps inertes devant le Revier. Nous sommes encore vivants, est-ce possible ? Véritable miracle.

Je travaille volontairement au bureau de la Délégation française, avec le Préfet Bollaert, glorieux déporté qui peina comme nous, avec le Colonel de Jussieu — le célèbre Pontcarral — et quelques autres camarades.

Puis arrive, des Britanniques, l'ordre tant attendu du départ. Enfin, nous allons revoir la France, quitter cette sale Bochie !

LE RETOUR

Mercredi 25 avril. Mille camarades sont déjà partis la veille. Je suis avec le restant et tous les malades. Les Belges et les Hollandais partent également, mais pas avec nous. Des camions anglais arrivent au camp. Bien vite, nous montons dedans. Nous avons hâte de quitter le sol teuton. Le beau temps est avec nous. Il fait chaud. Les camions font des haltes toutes les heures, pour ne pas nous fatiguer. Nous couchons à Sulingen, à la limite du Hanovre et de la Westphalie. Nous nous débrouillons pour vivre aux crochets des habitants. Je renonce à coucher sur la paille et vais avec un camarade chez un crémier du bourg. Là, nous sommes reçus à « bras ouverts » par toute la famille. Ils nous plaignent et disent qu'ils ne sont pas responsables des mauvais traitements qui nous ont été infligés, qu'ils n'ont jamais été partisans d'Hitler. Enfin, ils essaient de se défendre. Tas d'hypocrites ! La patronne nous apporte du jambon et du beurre sur la table et nous sert du café. Finalement, nous couchons là. La maîtresse de maison vient nous réveiller à 4 heures du matin comme nous lui avions demandé de le faire, car nous devions partir à 6 heures. Elle nous donne notre petit déjeuner, et une demi-livre de beurre à emporter. Des Anglais nous ont donné des cigarettes la veille au soir. La vie est belle.

La deuxième nuit, nous la passerons à Rheine, en Westphalie, près de la frontière hollandaise. La ville a été sérieusement touchée par les bombardements. Plus nous allons vers l'Ouest, plus nous voyons de destructions. Dans cette ville, je fais quelques magasins et ramène du pain, de la margarine, du saucisson, du fromage blanc et de la confiture... sans payer, et me fais raser aux frais de M. Hitler.

Nous ne repartons que le surlendemain de Rheine, avec un convoi de camions français. Nous couchons à Bocholt, dans un château. Nous y sommes reçus par des Françaises en uniforme. Premiers sourires de France.

Dimanche 29 avril. Kevelaer, à la frontière germano-hollandaise. Là, un train anglais nous attend. Des wagons de 1^{re} classe. Quel luxe pour nous qui avons toujours voyagé dans des wagons à bestiaux ! On nous donne du ravitaillement pour partir. Coup de sifflet. Le train s'ébranle, 29 octobre 1943 - 29 avril 1945. Je quitte l'Allemagne 18 mois jour pour jour après y être arrivé. Symbole.

Tilburg. Nous sommes en Hollande. Les gens nous saluent. Le train s'arrête à côté d'un train de prisonniers allemands. Dans un wagon se trouvent des membres de la Gestapo. Les pierres pleuvent à travers les lucarnes. C'est une véritable lapidation à laquelle participent les civils hollandais. On entend les coups porter. Les sentinelles anglaises regardent flegmatiquement.

Le train repart. La nuit tombe. Nous entrons en Belgique. Bruxelles-Schaerbek. Le train stoppe. Une foule délirante nous accueille aux cris répétés de « Vive la France ». Un bol de bouillon chaud nous est donné, ainsi que du chocolat et des cigarettes.

Nous repartons et cette fois voici la France ! Le jour se lève en même temps. La banlieue lilloise apparaît. Lille. Des camions nous transportant immédiatement au centre d'accueil. On nous sert un repas. Visite médicale. Etablissement des papiers d'identité. Nous voilà redevenus civils.

Le soir, nous reprenons le train à 7 heures. Nous filons vers Paris. Valenciennes, Arras, Amiens — où l'on nous donne un casse-croûte — Creil. Et c'est Paris. Il est 6 heures du matin. Une double haie de soldats anglais et américains nous protège. C'est le délire. Les applaudissements crépitent de toutes parts.

Mais je suis pressé de rentrer et le premier train me ramène à Beauvais. L'odyssée est terminée.